

GUERRE 1914 -1918

Une Thannoise otage en France

Le livre *Liberté, égalité... déportées !*, rédigé en allemand en 1918 par Anne-Marie Hils, est un témoignage poignant de la manière dont l'armée française a déporté des Alsaciens dès 1914 dans les zones redevenues françaises, les vallées de Thann et Masevaux, le canton de Dannemarie.

À l'origine c'est un livret, une brochure presque : *Die Franzosen im Ober-Elsass ! Meine Kriegserlebnisse in Thann und als Geisel in Frankreich* (les Français en Haute-Alsace. Mon vécu de guerre à Thann et en tant qu'otage en France). Il paraît en 1918 à Saarbrücken. Il est signé d'Anne-Marie Hils. S'il s'est vendu dans l'Allemagne de l'époque, personne ne le sait vraiment. Ce qui est certain, c'est que dans l'Alsace de 1918, le diffuseur aurait pu valoir de graves ennemis à un

La biographie d'Anne-Marie Hils

Née à Colmar le 2 février 1887, Anne-Marie Hils est la fille de Karl Hils, un sculpteur originaire de la proche Forêt-Noire, et de Madeleine Simon, une Colmarienne. Lorsque son père fut appelé sur le chantier de restauration de la collégiale de Thann, la famille y a déménagé. Anne-Marie Hils a évoqué dans *Zwischen Rhein und Vogesen*, un récit autobiographique paru en 1942, une enfance heureuse jusqu'à l'année 1914, marquée par la mort subite de son père lors d'une excursion dans les Vosges, le début de la guerre, la déportation de ses deux frères par les autorités françaises. En 1915, elle-même est déportée en compagnie de sa petite sœur et de leur mère. Après un internement de quelques semaines à Besançon puis à Brives-Charensac près du Puy-en-Velay, elles ont été expulsées en Allemagne. Accueillies dans un institut de religieuses de Stuttgart, elles ont dû repartir de zéro. À Stuttgart, Anne-Marie Hils a travaillé comme aide-soignante au *Marienhospital* puis comme secrétaire au garage Daimler dans la Königstrasse. À la fin des années 1920, elle a été atteinte par une forme grave de tuberculose qui l'a contrainte à un long séjour de convalescence à Davos, en Suisse. À son retour, elle n'était plus en mesure de reprendre une activité professionnelle et s'est consacrée aux tâches domestiques dans la maison qu'elle partageait avec son frère Karl et sa sœur Lena, restés célibataires comme elle, tout en publiant de petites chroniques dans diverses revues. Elle est décédée à Stuttgart le 5 décembre 1966, à l'âge de 79 ans.



Une photo de la famille Hils, dont Anne-Marie, la deuxième à gauche. DR

éditeur. Car autant le dire tout de suite, Anne-Marie Hils est germanophile. Et même franchement anti-française. Est-ce que, plus de cent ans après la fin de la Première Guerre mondiale, cela doit lui valoir l'oubli ? L'interdire de mémoire ? Considérer son témoignage comme indigne d'être publié ? Pire : de ne pas constituer un document historique, une source de première main sur ces années 1914 et 1915 quand la France reconquiert des franges d'une Alsace qui était allemande depuis 1870 ?

« La lecture de ce livre m'a bouleversé »

À ces questions, l'enseignant et historien alsacien, Jean-Louis Spieser, a choisi de répondre non. Et il a pris la décision et la responsabilité de publier une traduction en fran-

çais, annotée et documentée de sa plume, de ce livre d'Anne-Marie Hils qui a hanté ses nuits ces dernières années. « Pour moi, en Alsace, les Allemands étaient les méchants qui nous annexaient et nous occupaient et les Français les gentils libérateurs. La lecture de ce livre, trouvé par hasard, m'a bouleversé et amené à réfléchir sur ce qu'on appelle le roman national », a ainsi expliqué Jean-Louis Spieser lors de la récente présentation de l'ouvrage au cercle Saint-Thiébaud de Thann, ville où a vécu Anne-Marie Hils. Ville où cette jeune fille d'une vingtaine d'années a aussi été faite prisonnière en avril 1915 puis expédiée dans différents camps où, comme elle, se trouvaient des Alsaciens jugés peu sûrs et germanophiles par l'armée française. Dans son livre, Anne-Marie Hils raconte les brimades, insultes et mauvais traitements

qu'elle a subis de la part des géoliers français mais aussi de la part de la population française que les autorités avaient sciemment haranguée avant l'arrivée d'un de ces convois d'otages dans des camps aménagés à Marseille, en Corse, à Clermont-Ferrand ou encore à Besançon.

« Beaucoup d'entre eux hurlaient qu'il fallait nous jeter sur les rails »

« À Lyon ce fut affreux ! Une masse de gens cernaient la gare. Beaucoup d'entre eux hurlaient qu'il fallait nous jeter sur les rails. Les enfants, assoiffés, pleuraient mais personne n'eut pitié des pauvres petites créatures », écrit-elle par exemple. Le livre est si cru que Jean-Louis Spieser a dû faire preuve de beaucoup de persuasion pour que la famille accepte la publication d'une



Anne-Marie Hils a été faite prisonnière en avril 1915 puis expédiée dans différents camps où, comme elle, se trouvaient des Alsaciens jugés peu sûrs et germanophiles par l'armée française. DR

traduction contemporaine. « Au départ, les descendants d'Anne-Marie Hils ne voulaient pas, à l'heure de l'Europe, que ce discours sorte », témoigne le traducteur qui a une autre vision de la chose. Il estime que c'est précisément pour éviter que ce genre de tragédies ne se reproduisent que les historiens doivent faire leur travail et publier ce type de récit en le contextualisant. Car tous les pans de la relation franco-allemande et de l'histoire alsacienne se doivent d'être connus. Même ceux qui ne sont pas forcément conformes à l'image que le roman national a donnée de la France en Alsace en 1914.

Textes : Julien STEINHAUSER

LIRE *Liberté, égalité... déportées !*, d'Anne-Marie Hils, traduit de l'allemand par Jean-Louis Spieser. Édition Yoran. 13 euros.

Jean-Louis Spieser, traducteur des Alsaciens de 1914

Né en 1955, d'abord instituteur puis professeur de lettres, Jean-Louis Spieser est l'auteur de pièces de théâtre en dialecte. Mais sa passion depuis plusieurs années consiste à exhumier de l'oubli des textes en allemand rédigés par des Alsaciens durant la période du Reichland, quand l'Alsace et la Moselle se trouvaient sous souveraineté allemande (1870-1918) et surtout pendant la guerre de 1914-1918. Des récits de voyage par exemple, mais aussi et surtout, des textes qui dérangent, qui vont à contre-courant de l'histoire « officielle ». Au fil de ses recherches Jean-Louis Spieser est notamment devenu un spécialiste de ce pan de l'histoire totalement méconnu : la déportation des



Ancien professeur de l'Éducation nationale, Jean-Louis Spieser met à profit sa retraite pour traduire de l'allemand au français des textes rares écrits par des anonymes ou des personnes restées dans l'ombre de l'Histoire contemporaine. Archives L'Alsace/J.-D. KIENZT

Alsaciens-Mosellans par l'armée française en 1914. Le terre de déportation était celui utilisé à l'époque. De la même façon qu'on parlait de camps de concentration pour désigner les camps de prisonniers civils érigés en France pour enfermer les civils de nationalité allemande ou autrichienne qui se trouvaient sur le sol français au moment de la déclaration de guerre du 3 août 1914. Jean-Louis Spieser a déjà levé le voile sur l'emprisonnement de nombreux Alsaciens dans la forteresse de l'île du Frioul en face de Marseille.

Karl Hils, père d'Anne-Marie, le sculpteur oublié

Les photos de la collégiale de Thann d'avant 1900 montrent un édifice inachevé. Sur les murs extérieurs sont prévus des socles pour accueillir des statues. Sur les clichés de cette même collégiale d'après 1918, des statues apparaissent. Ces œuvres sont signées de Karl Hils, le père d'Anne-Marie.

La façade de la collégiale de Thann porte les traces du talent de Karl Hils. DR



Karl Hils est né le 10 septembre 1851 à Stetten ob Rottweil en Forêt-Noire. Son père était horloger. Il débute un apprentissage de tailleur de pierre sur la cathédrale d'Ulm dans le Bade-Wurtemberg, édifice qui ne fut achevé qu'en 1890. Mais le jeune Karl est,

entre-temps, venu s'installer en Alsace, à Colmar, ville où il se marie en 1882 avec Maria Magdalena Simon, une Alsacienne. Karl Hils est donc ce qu'on appelle un Alt-Deutsche. C'est-à-dire un de ces Allemands venus en Alsace à la fa-

veur du changement de nationalité de 1870. En effet, après la défaite de Sedan et le traité de Francfort, l'Alsace passe tout à fait légalement dans le giron de l'empire allemand. Si usuellement on parle d'annexion pour cet événement, juridi-

quement il en est tout autre. L'Allemagne réclamait certes l'Alsace et la Moselle, mais le parlement français, réuni à Bordeaux, a voté à la quasi-unanimité la cession des deux provinces à l'Allemagne.

Karl Hils s'installe à Thann en 1886 et il n'aura de cesse d'y exercer son art. Sur la collégiale bien entendu mais pas seulement. Il a sculpté des calvaires, des tympans d'églises, des croix à Willer-sur-Thur, Rimbach, Roderen ou encore Guebwiller. Il est décédé lors d'une randonnée dans les Vosges début juin 1914. Il est inhumé à Thann. Un de ses fils, également prénommé Karl, a aussi exercé le métier d'artiste. Il est mort à Stuttgart en 1977.

Quelques extraits du livre

■ À propos de la mobilisation d'août 1914 dans l'armée de Guillaume II et du départ des jeunes hommes en gare de Thann : « Ces messieurs français se trompent s'ils croient que nous ne restons pas fermement fidèles au drapeau allemand ! [...] Les misères de la guerre pesaient doublement sur de nombreuses familles car de l'autre côté, en France, on comptait des parents, des frères, des cousins... Du jour au lendemain, ils étaient devenus des ennemis. « Wenn numme unser Schang mit gega d'Franzosa muess, wenn er nie Schestersuhn, uu z'Berfert wohnt, totschiast, iglaub, iverlans net ! O, das Unglick ! O, da Krieg ! »

■ À propos de la présence des chasseurs alpins français à Thann

en 1914 : « Mais malgré tout le rouge blanc bleu à tous les coins de rue, les Thannoises ne retrouveront plus la joie du début, celle des tout premiers jours. Ils n'arrivaient pas à se représenter les Français en noir ! Il fallait qu'ils portent des pantalons rouges et qu'ils n'aient pas l'air sombre de ces chasseurs alpins habillés en noir. D'ailleurs que savait-on au juste de ces gars noirs ? Ils gardent pour eux leur vin rouge ! Il n'y a plus de pain pour les civils dans les boulangeries. Tout ce qui reste, c'est une masse collante qu'aucun estomac n'arrive à digérer ! Mais eux, les maîtres, il suffit qu'ils en donnent l'ordre, pour qu'elle se transforme en pain blanc ! Plus de lait, plus aucune pomme de terre n'arrivent des villa-

ges voisins. Du coup, les Thannoises ne s'y seraient pas opposés si ces messieurs noirs, qui ne se comportaient pas de façon « *gemein* » [expression alsacienne pour dire proche des gens] étaient arrivés. »

« Nos valises nous servaient d'oreiller »

■ À propos de ses conditions de détention dans un camp près du Puy-en-Velay : « Si seulement il n'y avait pas toute cette saleté, cette crasse ! On avait beau faire, il y en avait partout ! Nous tentâmes bien d'en venir à bout mais la tâche fut ardue, car nous n'obîmes aucune aide. Tout ce dont nous disposions pour nettoyer notre dortoir, c'était un balai rustique fait avec des ra-



Anne-Marie Hils décrit les conditions d'internement dans un camp près du Puy-en-Velay. Sur cette photo, la légende dit : « Près du Puy (Haute-Loire), les internés suspects dans la cour gardés militairement ». DR

meaux de bouleau ! Les lieux d'aisance, comme d'ailleurs partout en France, défiaient toute description. De plus, nous ne disposions d'au-

cune table et d'aucun lit ! Notre palissade devait faire office de tout : lit, table, chaise, bureau... Nos valises nous servaient d'oreiller ! Une

cour était réservée aux hommes et l'autre aux femmes. Un Français armé se tenait devant la moindre ouverture. »